

De Dieppe à la côte du Palais

Christine Veilleux

Special Issue, 1989

L'Hôtel-Dieu de Québec : 350 ans de soins hospitaliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Veilleux, C. (1989). De Dieppe à la côte du Palais. *Cap-aux-Diamants*, 11–14.



Reconstitution rappelant le départ des trois Augustines de Dieppe en 1639, en route pour Québec. (Archives du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec. Photographie: W.B. Edwards).

DE DIEPPE À LA CÔTE DU PALAIS

par Christine Veilleux*

En 1637, la duchesse d'Aiguillon s'engage, par une donation entre vifs, à verser la somme de 22 400 livres pour l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Québec. Le revenu de cette fondation, qui s'élève à 1 500 livres par année, doit servir au soutien des religieuses du futur hôpital et à celui des malades. Cette somme se révèle bien vite insuffisante et, en 1640, la duchesse ajoute 18 000 livres à la fondation, ce qui double le revenu annuel de l'hôpital

Les religieuses construisent leur premier hôpital à Sillery en 1640, mais la menace iroquoise les oblige à quitter les lieux quatre années plus tard. Elles déménagent alors à la haute-ville de Québec sur la côte du Palais, puis en 1649, elles cèdent leurs propriétés de Sillery à Denis Joseph de Ruelle sieur D'Auteuil. En attendant que leur monastère puisse les loger, les religieuses résident dans une petite maison de la basse-ville et travaillent comme manoeuvres sur le chantier afin de limiter les dépenses. En 1646, l'hôpital, le corps principal du monastère et la chapelle conventuelle sont enfin achevés. Les frais de la construction totalisent 8 000 livres, une somme énorme pour l'époque. La duchesse d'Aiguillon veille à son oeuvre en défrayant une large part des coûts. Elle réussit même à convaincre la

Compagnie des Cent-Associés d'accorder aux hospitalières la remise d'une dette de 1 100 livres.

Dès 1654, l'augmentation de la population impose l'agrandissement de l'hôpital et de nouveau en 1672. Encore une fois, la duchesse puise dans sa bourse personnelle et fait un don de 800 livres aux religieuses. En 1655, elle sollicite ses nombreux amis de la cour de France et plusieurs communautés religieuses et réussit à amasser la somme de 10 000 livres. Toutefois, les navires qui transportent ces dons se perdent en mer, ce qui oblige les Augustines à se rendre jusqu'à la limite de leur crédit. Ainsi, l'intendant Jean Talon avance 6 000 livres aux religieuses en 1672 et l'abbé Gabriel de Thubières de Lévy de Queylus desserre les cordons de sa bourse pour leur venir en aide.

Partage des biens

Ces dettes énormes risquent de compromettre la mission première de l'hôpital. Aussi, la supérieure des hospitalières et son chapitre proposent à l'évêque de Québec, mgr François de Laval, de départager les biens des pauvres de ceux de la communauté. Le prélat consent et, en



Portrait de Marie-Madeleine de Vignerod du Pont de Courlay duchesse d'Aiguillon, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec.
(Archives du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec).

1664, l'acte de séparation accorde aux pauvres un tiers de tous les fonds et revenus de la communauté. En 1676, un nouveau partage ajoute les biens immeubles à l'entente. Désormais, les pauvres pourront acquérir des propriétés seuls ou avec la communauté, et même toucher les rentes. Ainsi, les hospitalières administrent au nom des pauvres les seigneuries d'Argentenay à l'île d'Orléans, l'Augmentation des

Grondines, l'île-aux-Oies et Saint-Augustin de Maure.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les religieuses peuvent compter sur d'autres revenus, les gratifications royales, les dots des religieuses, les dons et legs testamentaires, les aumônes offertes par des patients plus fortunés, le revenu de pensionnaires, sans oublier les revenus tirés de la vente des surplus des seigneuries, fiefs et autres propriétés, tel le Jardin des pauvres. Mais la faible étendue de plusieurs de ces seigneuries et fiefs, leur éloignement de la ville, les arrérages fréquents dans le paiement des rentes rapportent peu de revenus concrets. Deux seigneuries font pourtant exception: Saint-Augustin de Maure et l'île-aux-Oies.

Les seigneuries et les jardins fournissent une partie seulement des produits dont l'hôpital a besoin. Pour le reste, les hospitalières s'approvisionnent chez certains négociants de France, chez plusieurs marchands de Québec et chez des habitants de la région. L'alimentation constitue la plus importante dépense de l'hôpital, suivie de l'éclairage et du chauffage. À ces coûts s'ajoutent les frais de renouvellement de la lingerie, les dépenses d'entretien et de réparation des bâtiments, les gages des domestiques et autres employés et l'entretien des seigneuries.

Dures épreuves

Le 7 juin 1755, l'Hôtel-Dieu et le monastère sont complètement rasés par les flammes. Malgré leur pauvreté extrême, les hospitalières entreprennent immédiatement la reconstruction à l'aide d'emprunts. L'évêque de Québec, mgr Henri-Marie du Breuil de Pontbriand et le gou-



Croquis de l'Hôtel-Dieu de Sillery occupé par les Augustines de 1640 à 1644.
(Photographie médicale, Hôtel-Dieu de Québec).

verneur Pierre Rigaud de Vaudreuil organisent des souscriptions à travers la ville, dans les campagnes et en France. Le marquis de Vaudreuil fait lui-même don de 500 livres et envoie, à ses frais, douze maçons pour hâter les travaux. Le 1^{er} août 1757, les religieuses aménagent dans leur nouveau monastère mais, faute de capitaux, l'hôpital ne peut être reconstruit avant 1825. Entretiens, les religieuses transforment en hôpital, une partie du rez-de-chaussée du monastère.

partie de ses biens mobiliers et immobiliers incluant l'argenterie de l'infirmerie. Pour survivre, les religieuses se tournent vers la charité publique, acceptent le blanchissage du linge d'église, se font boulangères pour le Séminaire et raccommodeuses pour les dames de la ville. Leur monastère, déjà étroit pour les loger, accueille de nouveau des dames pensionnaires. À ce régime, elles mettront vingt ans pour rembourser leurs dettes.



Les célébrations du troisième centenaire de la fondation de l'Hôtel-Dieu amènent le gouvernement à octroyer une subvention à cette institution. Cette scène a été prise sur la côte de la Fabrique en 1939. (Photographie médicale, Hôtel-Dieu de Québec).

En 1759, le siège de Québec entraîne des pertes considérables pour la communauté. Des boulets endommagent le monastère et ses dépendances. Tous les animaux de leur ferme à la Canardière périssent. La seigneurie de Saint-Augustin subit à son tour les affres de la guerre, le 21 mars 1760, alors que les Anglais brûlent le moulin à farine et le moulin à scie, s'emparent du bétail et pillent les meubles et ustensiles. Seules la maison et la grange sont épargnées. Ultérieurement remboursés, à la moitié de leur valeur, la perte de ces biens cause une importante brèche dans les revenus destinés aux pauvres.

Touché par l'extrême détresse des hospitalières, le premier gouverneur anglais, James Murray, se montre compatissant. Pendant plusieurs mois, il subvient aux premières nécessités de l'institution et leur remet une dette de 3 389 livres. En 1762, l'Hôtel-Dieu doit plus de 107 000 livres et les créanciers frappent aux portes. La communauté décide alors de se départir d'une bonne

En 1784, la communauté ouvre et meuble à ses frais une salle de médecine pour les femmes. Grâce aux sommes obtenues en dédommagement du gouvernement après le départ des troupes en 1785 et à la générosité des citoyens de la ville, les Augustines aménagent également deux salles pour les pauvres. Quinze ans plus tard, elles relèvent leur église et leur chœur et, en 1816, les travaux de reconstruction d'un nouvel hôpital débutent. Deux subventions votées par la Chambre d'assemblée en 1818 et 1823, et une généreuse souscription des citoyens de Québec permettent la progression lente mais sûre des travaux. Finalement, le 8 novembre 1825, après neuf années d'attente, les hospitalières ouvrent leurs salles aux malades.

Les pauvres d'abord

Depuis sa fondation, la communauté des hospitalières consacre ses surplus au soutien des pauvres. Depuis 1825, ces surplus proviennent des rentes foncières et des revenus locatifs. Ain-



Vue aérienne de l'Hôtel-Dieu vers 1930.
(Photographie médicale, Hôtel-Dieu de Québec).

si, en 1863, les religieuses font construire plusieurs maisons locatives au coût de 15 420 \$ et les profits vont directement aux pauvres. Au début du XX^e siècle, l'hôpital touche une allocation annuelle de 448 \$ du gouvernement provincial. Ses autres revenus proviennent de trois fondations de lits, d'une valeur de 2 000 \$ chacune, et de quelques rares dons et legs testamentaires.

En 1890, la communauté s'engage à financer sans intérêt la somme de 148 000 \$, soit le coût de construction du pavillon d'Aiguillon. À cette fin, la communauté contracte une dette de 100 000 \$ qu'elle prendra de nombreuses années à acquitter. Fin prête à l'hiver 1892, la nouvelle aile accueille les malades payants. Leur pension couvre les frais d'entretien des salles communes.

Nouvelle expansion

Pour répondre aux besoins toujours croissants de l'hospitalisation, la communauté décide en 1929 de doubler la capacité de l'établissement. Pour ce faire, les religieuses contractent une dette de 800 000 \$. Entretemps, la crise économique de 1929 survient et entraîne un accroissement de la clientèle pauvre et une réduction du tarif pour les chambres privées (sur 375 lits, seuls 100 pensionnaires paient leur frais d'hospitalisation). De plus, le gouvernement revient sur sa promesse d'accorder un octroi substantiel à l'institution. Laisse à elle-même, avec un hôpital toujours rempli à pleine capacité, la

communauté réussit toutefois à équilibrer son budget. Une conversion du taux de l'intérêt lui permet même de réduire sa dette, qui atteint 680 000 \$ en 1939. Le comité d'organisation du troisième centenaire de l'Hôtel-Dieu, en 1939, saisit l'occasion pour renouveler sa demande auprès du gouvernement provincial qui, cette fois, accorde un octroi spécial de 100 000 \$.

Aujourd'hui, le petit hôpital de 1639 est devenu un grand complexe hospitalier au cœur du Vieux-Québec. Les coûts d'établissement, d'agrandissement, d'entretien, d'approvisionnement et les salaires, pour ne nommer que ceux-là, nécessitent des revenus constants, diversifiés et sans cesse croissants. Dans les moments de crise, l'œuvre des hospitalières trouve toujours un appui du côté des administrateurs civils et ecclésiastiques du pays.

Sous le Régime français, plusieurs de ses bienfaiteurs habitent en France, où la communauté compte de nombreux amis, parents et bienfaiteurs. Au fil de son histoire, la population locale apporte souvent son aide aux religieuses par des dons et des services. Malgré les nombreux revers de fortune de la communauté, la qualité des soins dispensés aux pauvres se maintient et s'affirme comme la principale préoccupation des religieuses. ♦

* Historienne